Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 20

Artikel: Une panique à Delémont en 1791
Autor: A. D.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256139

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 20 mai 1906 | N° 20 | Première année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du

LE PAYS DU DIMANCHE

Pays du dimanche à Porrentruy — TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Une panique à Delémont en 1791

En France, la Révolution commençait ses fureurs. Le peuple, égaré, se portait aux derniers excès contre les nobles, le clergé, les couvents et tout l'ancien régime. On massacrait les prêtres et les nobles après avoir pillé leurs maisons. En juillet 1791, une bande de paysans de la Haute-Alsace, brûlèrent le château de Seppois le Haut, après l'avoir entièrement dévalisé. Tout le Sundgau était en révolte. L'incendie dévorait les châteaux. de toutes parts on voyait de sinistres lueurs et des milliers de réfugiés dans l'Evêché de Bâle apportaient l'épouvante et la terreur. Les paysans d'Alsace étaient accourus en armes du fond des vallées de Massevaux et de St-Amarin et s'étaient dirigés en masses tumultueuses sur Ferrette, capitale du Sundgau. La vue du château avec ses puissantes tours et ses fortifications formidables qui émergeaient à l'horizon et dominaient au loin le pays leur personnifiaient encore la puissance féodale que la Révolution pourchassait à outrance. Les paysans s'en emparèrent et le détruisirent en partie. Après avoir saccagé le bailliage et ses dépendances, ils brûlèrent les maisons du château situées au faubourg, ils amoncelèrent les riches et nombreuses archives du comté de Ferrette, conservées depuis des siècles et y mirent le feu. Après avoir dansé autour du brasier en chantant la Carmagnole, ils se partagèrent les dépouilles. Ils mirent ensuite le feu à la maison du dernier bailli de Ferrette, M. Gérard, qui parvint heureusement, avec sa famille, à gagner Delémont où il apporta la terreur dans l'esprit des braves bourgeois.

Après avoir saccagé et brûlé Ferrette, les fanatiques révolutionnaires, paysans d'Alsace, se portèrent sur le monastère cistercien de Lucelle qui fut pillée par eux. Sachant que le bailli de Ferrette, M. Gérard, avait eu le temps de fuir à Delémont où il trouva la sécurité, les paysans alsaciens, furieux de n'avoir pu le faire prisonnier, menacèrent les bourgeois de Delémont de venir en masses compactes se ruer sur leur ville et de brûler le château des évêques de Bâle, bâti en 1719 par la prince Jean-Conrad de Reinach. L'alarme fut indescriptible dans la ville à cette annonce. On sonna le tocsin, les cloches de St-Marcel annoncèrent à toute la Vallée les graves événements qui se préparaient. En vain M. Gérard voulait rassurer les bourgeois en leur disant que la France, qui n'était pas en hostilité avec l'Evêché, ne permettrait pas ces excès sur un territoire neutre. Ce qui augmentait les craintes des bourgeois de Delémont, c'était l'arrivée à Porrentruy d'un corps de 500 autrichiens, appelés par le prince-évêque Joseph de Roggenbach, pour protéger l'Evêché contre les criminels attentats de Rengguer de la Lime et autres révolutionnaires ses complices, qui ne cherchaient que la ruine de la Principauté de Porrentruy.

A Delémont on était dans l'anxiété et on s'attendait à chaque instant à voir les pillards d'Alsace arriver aux Portes de la ville. La Porte au Loup, la Porte Monsieur, celle des Moulins furent fermées et fortifiées. Le Magistrat, peu confiant dans les assurances du prince, se rendit à l'Hôtel-de-Ville pour discuter sur l'événement et délibérer sur les mesures à prendre afin de se mettre à couvert de toute invasion. Le maître-bourgeois en charge, Gaspard Marchand, surnommé le Petit Marchand, opina qu'il fallait armer tous les bourgeois, les exercer au maniement des armes afin de pouvoir repousser glorieusement l'agression des paysans d'Alsace. Son avis prévalut. Incontinent l'appariteur fit annoncer aux bourgeois de se rendre dans la rue de Condemène, (appelée aujourd'hui rue de l'Hôpital), pour les exercices militaires. Marchand harangua les bourgeois et les encouragea à se bien défendre en cas d'attaque. Cependant les bourgeois delémontains avaient bien des fusils, mais n'avaient pas de poudre, pas de balles, pas de munitions. Ils murmuraient tout bas, n'osant rien dire, craignant de blesser l'honorabilité des magistrats. Enfin un perruquier, nommé Chèvre, qui avait beaucoup voyagé et à qui l'audace et le franc-parler ne manquaient pas, fit observer au Maître bourgeois Marchand, qu'il ne servait à rien de faire prendre les armes à toute la bourgeoisie, de se mettre en état de défense contre les futures agressions, si l'on n'avait ni poudre, ni balles, ni plomb pour en fabriquer. Le Maître bourgeois, tout surpris de cette importante remarque, à laquelle nul n'avait songé, répondit que les magistrats avaient commandé de la poudre et du plomb à Bâle et que le mercredi de la semaine suivante tout serait prêt. Surpris de cette si sage réponse Chèvre, le perruquier, lui répliqua malicieusement : « *Dans ce cas, il faut faire savoir à Messieurs les Brigands*

Feuilleton du *Pays du dimanche* 18

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

XI

Luc avait accepté, beaucoup plus facilement que ne l'avait craint Mme de Verneuil, l'ultimatum posé par son père de faire choix d'une carrière.

L'oisiveté commençait-elle à lui peser ?... Avait-il honte de l'inutile emploi de sa vie ? Ou tout au fond de lui-même était-il désireux d'échapper à l'affection inquiète de sa mère et au contrôle sévère de son père ?.... C'etait son secret ! Peut-être même, sans qu'il s'en doutât, y avait-il un peu de tout cela dans sa détermination.

Quoiqu'il en soit, l'idée émise un jour par Chantal avait eu ses préférences ; grâce à la position de son père et aux puissantes influenees que celui-ci avait pu mettre en jeu, Luc venait de passer avec succès un dernier examen : il entrait dans la diplomatie et devait partir bientôt pour l'Egypte.

Le choix du jeune homme impliquait nécessairement, et à brève échéance, la séparation des siens. Et cette perspective d'éloignement, qui affligeait si profondément sa mère, était précisément ce qui avait eu raison de la paresse de Luc à se créer une situation. Moins il avait été retenu, plus il se sentait assoiffé de liberté. Il n'avait pas été armé pour la lutte. Habitué à ce que tout pliât autour de lui et cédât à sa fantaisie ou devant son bon plaisir, le fils du banquier ne possédait que bien confusément la notion du devoir, et plus encore il en ignorait la pratique. Aussi avait-il horreur de toute espèce d'effort, principalement de l'effort sur soi-même, sans lequel cependant toute vie est vouée à la stérilité et trop souvent dépravée par le vice.

Toutefois sa bonne humeur, son entrain au plaisir et sa vie facilement ouverte, lui gagnèrent promptement des amis, ou plutôt de joyeux compagnons dans la colonie européenne du Caire, et particulièrement dans le corps diplomatique auquel il appartenait désormais.

Satisfait de la prompte soumission de son fils, M. de Verneuil a largement fait les choses pour son installation. Aussi le jeune attaché d'ambassade a-t-il fort grand air, soit qu'il monte sa magnifique jument arabe à la robe luisante, à l'œil de feu ; soit qu'il se promène dans la victoria à ses armes, sur la route bordée de mimosas gigantesques qui conduit à la pointe de Gezireh — le Longchamp égyptien.

Luc emploie ses heures de liberté à épuiser les distractions de tous genres qu'offre aux étrangers la capitale de l'Egypte. Depuis la pittoresque cohue où, entre les lions d'airain qui gardent le pont du Nil, dans le décor féerique versé par le soleil d'Orient sur